

# Révolution et contre-révolution au XX<sup>e</sup> siècle

Réponse à « Or et Sang » de M. Rosenberg

## PRÉFACE

À la fin du mois de novembre dernier, Monsieur le Reichsleiter<sup>1</sup> Rosenberg, « mandataire du Führer pour la haute surveillance de l'ensemble du travail de formation et d'éducation idéologique dans le Parti national-socialiste d'Allemagne », est venu en France tout exprès pour prononcer un discours.

On avait choisi, comme cadre, la salle des séances de la Chambre des députés, et l'auditoire était composé du général commandant en chef des troupes d'occupation en France, d'officiers de tous grades et de représentants diversement titrés du régime hitlérien.

On ne dit pas si les laquais Déat, Doriot, ainsi que M. de Brinon ont été admis à la solennité en se

---

1. *Gouverneur du Reich*. Il s'agit du deuxième grade politique le plus élevé au sein du parti nazi après celui de Führer.

tenant debout, à la manière des laquais, derrière les fauteuils du général von Stülpnagel et de S. Ex. Otto Abetz.

Le discours de M. Rosenberg a été publié par la *Deutsche Zeitung in Frankreich*, sous le titre : « Règlement de comptes avec les idées de 1789 ». Un résumé officiel, et atténué sur plusieurs points, a été publié par la presse traduite, sous le titre : « Sang et Or », ou « l'Or vaincu par le Sang ».

La Révolution française est l'honneur historique du peuple de France. Le culte du passé glorieux qu'elle représente acquiert un contenu et un sens nouveau à l'heure où le capitalisme français livre la nation à l'oppression d'un impérialisme étranger.

Le discours de M. Rosenberg appelait donc une réponse.

Les marxistes français, c'est-à-dire les communistes, la lui apportent.

Ce fait est à la fois naturel et significatif.

La lutte active contre toute cette colonisation spirituelle, dont le voyage de M. Rosenberg est le symbole, est inséparable de la lutte pour la liberté et l'indépendance de la France. Le Parti communiste français a la fierté d'être à l'avant-garde de cette lutte.

Le fait que ce sont les communistes français, et eux seuls, qui répondent à M. Rosenberg, montre,

en même temps, combien il est vrai que la défaite a marqué aussi l'effondrement idéologique de tous les autres partis.

M. Rosenberg est venu à Paris pour un « règlement de comptes » avec les idées de 1789.

« Règlement de comptes » veut dire également « dernière explication ».

La « dernière » explication de M. Rosenberg avec 1789 doit se transformer en une première explication avec le nazisme.

#### LA MÉTHODE HISTORIQUE DE M. ROSENBERG

M. Rosenberg annonce, au début de son discours, que les « nationaux-socialistes » étudient en France « les idées qui ont provoqué la chute de l'ancien régime du dix-huitième siècle ».

Les études de ce genre sont des études historiques.

Il est donc utile de savoir comment M. Rosenberg conçoit les études de ce genre.

Dans une conférence prononcée en 1934, il a donné à ce sujet des précisions qu'il a omis de reproduire dans son discours de Paris.

Dans cette conférence, intitulée : « La liberté de la science », M. Rosenberg a fait la déclaration suivante :

« Il y a une conception catholique et une conception protestante de l'histoire... à côté des conceptions religieuses de l'histoire apparaissent les conceptions nationalement teintées... *Nous croyons qu'il est temps d'annoncer une façon allemande de considérer l'histoire.* » (*Blut und Ehre*, t. II; p. 214.)

M. Rosenberg constate donc qu'il y a une déformation ecclésiastique et une déformation chauvine de l'histoire. Il en tire la conclusion qu'il est temps d'ajouter aux déformations déjà existantes une déformation nouvelle, la déformation « allemande », c'est-à-dire, selon lui, national-socialiste. Déformer ainsi les faits, c'est ce que M. Rosenberg appelle « la liberté national-socialiste de la science ».

Déformer l'histoire, c'est refaire l'histoire du passé selon les besoins du présent; c'est subordonner l'histoire aux exigences d'une propagande. C'est ce que veut faire M. Rosenberg. Mais il est utile de savoir comment cette propagande est conçue.

Dans *Mein Kampf*, M. Hitler établit la comparaison entre la propagande politique et la réclame.

« Que dirait-on, écrit-il, d'une affiche destinée à vanter un nouveau savon et qui dirait qu'il y a aussi d'autres bons savons ?

On secouerait la tête.

Il en est exactement de même en ce qui concerne la réclame politique » (p. 200 de l'édition allemande de 1935).

M. Hitler montre lui-même qu'il conçoit la propagande politique comme une réclame politique, conduite selon les principes de la publicité commerciale. Il soutient que la propagande vraie est, comme la publicité vraie, celle qui réussit, et que la propagande « *N'a pas à chercher la vérité objective dans la mesure où elle est favorable à d'autres... pour l'exposer ensuite, avec sincérité doctrinale aux masses.* » (P. 200.)

Nous savons donc que pour M. Rosenberg l'histoire est subordonnée à la propagande; qu'il s'agit d'une propagande qui se conçoit elle-même comme une réclame, imitant la publicité commerciale; qu'elle n'a pas pour but de rechercher la vérité objective devant les masses.

Quel est donc son but ?

Obtenir un effet politique.

Les faits, leur interprétation, tout est subordonné à ce but.

Autrement dit: on affirme sans scrupule *n'importe quoi*. L'histoire devient ainsi une fable ou, selon l'expression de M. Rosenberg, un *Mythe*. M. Rosenberg est, comme on le sait, l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Le Mythe du vingtième siècle*<sup>1</sup>.

Ainsi, par exemple, M. Rosenberg propose aux Allemands du vingtième siècle comme modèle les *anciens germains*. Il trace ensuite de ces derniers des

---

1. Alfred Rosenberg publie *Le Mythe du vingtième siècle*, son principal ouvrage, en 1930.

« *portraits historiques* ». Il se trouve alors que les anciens germains possédaient précisément les traits de caractère que le régime hitlérien veut inculquer à la jeunesse. La chose n'est pas difficile : pour que le national-socialiste puisse être modelé sur l'ancien germain, M. Rosenberg commence par modeler l'ancien germain sur le national-socialiste. C'est encore le même procédé qui lui permet de présenter M. Hitler, dont l'existence, en tant que personnalité politique, suppose le développement ultime du capitalisme, comme la réincarnation du « Herzog » germanique. Il suffit pour cela de placer chez les anciens germains du début de la féodalité les rapports sociaux qui caractérisent la fin du capitalisme.

Dès lors, quand M. Rosenberg nous annonce qu'il va étudier « les idées qui ont provoqué en France la chute de l'ancien régime du dix-huitième siècle », nous sommes fixés. Il s'agit de substituer à l'histoire réelle de la Révolution une fable destinée à la propagande, à celle-là même qui vise à asservir la France intellectuellement pour pouvoir mieux l'asservir économiquement et politiquement. Et comme M. Rosenberg a consacré une partie de son discours à l'histoire de la guerre, nous savons également qu'il s'agit de substituer à l'histoire réelle de la guerre une fable destinée à la propagande, à celle-là même qui doit transformer la France vaincue en une France soumise.

On peut citer ici quelques exemples de l'application que M. Rosenberg fait dans son discours de la liberté national-socialiste de l'histoire.

M. Rosenberg décrit avec minutie l'installation et la décoration des Loges maçonniques. Mais, venu exprès à Paris pour régler des comptes avec les idées de 1789, il a passé sous silence l'existence même de tout le mouvement intellectuel qui, après avoir produit l'*Encyclopédie*, a abouti à la Déclaration des Droits de l'Homme. Rousseau, d'Alembert, Diderot, Condillac, Helvétius, d'Holbach, tout cela n'existe pas pour lui, pas plus que l'*Encyclopédie*. Tout cela est supprimé, au nom de la « liberté national-socialiste de la science ».

À propos du dix-neuvième siècle, M. Rosenberg « mentionne » l'exploitation capitaliste. Et il ajoute que quelques penseurs isolés seulement ont élevé la voix pour protester. Ce sont... Carlyle et Dickens.

Mais Saint-Simon, Fourier et Owen? Le socialisme utopique? Et Karl Marx et Friedrich Engels? Le socialisme scientifique? Supprimés, au nom de la « liberté national-socialiste de la science ».

Seuls les auteurs cités par M. Rosenberg ont existé.

C'est ainsi que M. le Reichsleiter, mandaté pour la haute surveillance de l'ensemble du travail d'éducation et de formation idéologique dans le Parti national-socialiste, écrit l'histoire.

Le discours de M. Rosenberg doit être mis à la base de l'enseignement de l'histoire en France: le gouvernement de Vichy y travaille.

Quand M. Rosenberg « omet » l'*Encyclopédie*, cela veut dire qu'il sera interdit d'en parler aux enfants de France.

Quand M. Rosenberg « oublie » les noms de Rousseau et de Diderot, cela signifie que les enfants ne devront pas les connaître.

Quand M. Rosenberg escamote, non seulement le socialisme scientifique, mais encore le socialisme utopique, cela veut dire qu'il s'agit de prendre des mesures pratiques de toutes sortes, afin de ramener les travailleurs, par la force et par la ruse, deux cents ans en arrière.

Étant donné cette conception raciste de l'histoire, il faudrait un volume pour montrer dans tous ses détails ce que comporte le discours de M. Rosenberg dont chaque allusion historique est une déformation des faits.

Nous serons obligés de concentrer notre attention sur quelques points particulièrement remarquables.



CE QU'EST LE CONFLIT MONDIAL  
ENTRE LE SANG ET L'OR

Chacun sait que, dans toutes les guerres de rapine, il y a de l'or et du sang et que l'or est du côté des capitalistes qui l'encaissent et le sang du côté des peuples qui le versent.

M. Rosenberg parle, lui aussi, de sang et d'or, à propos de la guerre de 1914-1918 et de la guerre de 1939-1940. Mais ce n'est pas ainsi qu'il entend les choses.

« La grande lutte mondiale entre l'or et le sang, dit-il, avait déjà commencé d'une façon dramatique le 2 août 1914. Le conflit de 1939-1940 en est la continuation gigantesque, mais sur le plan d'une conscience plus élevée. »

Il en résulte que, pour M. Rosenberg, le conflit mondial entre le sang et l'or n'est pas celui qui opposerait les capitalistes qui encaissent l'or et les peuples qui versent le sang ; c'est celui qui oppose les pays capitalistes eux-mêmes. Selon lui, le sang, c'est l'Allemagne en 1914, comme en 1939, et l'or, ce sont les adversaires de l'Allemagne, en 1914, comme en 1939.

Du reste l'Allemagne n'est pas appelée seulement « sang ».

Elle est appelée également « force vitale créatrice profonde » ; « force raciale créatrice de l'Europe cen-

trale ». Et M. Rosenberg nous apprend que la guerre de 1914-1918 et celle de 1939-1940 qui continue sont, en fin de compte, « une lutte pour la hiérarchie des valeurs ». C'est pour elle, pour la « hiérarchie des valeurs » que sont morts et que meurent les millions de victimes de la guerre.

M. Rosenberg explique qu'en 1918, c'était la victoire de l'or, mais en 1939, les « véritables forces vitales » se sont « révoltées contre cet odieux abaissement des vraies valeurs de la vie » et maintenant, enfin, le sang a remporté la victoire. La victoire de l'or sur le sang était provisoire ; la victoire du sang sur l'or sera, bien entendu, définitive.

Que signifie tout cela ?

Le premier avantage de cette façon très noblement symbolique de s'exprimer, c'est que tous les faits concrets qui représentent la cause des guerres, tous les actes effectifs qui en marquent la préparation secrète, toutes les tractations louches qui les précèdent et qui les entourent, disparaissent ; tout cela devient imperceptible, vu des hauteurs métaphysiques de la « hiérarchie des valeurs ».

Cependant, c'est un fait qu'à la veille de la guerre de 1914 l'Allemagne était un pays capitaliste, comme l'Angleterre, la France, les États-Unis, le Japon, la Russie tsariste, et, d'une manière générale, tous les pays. C'est également un fait qu'à cette époque les colonies étaient déjà partagées entre les principales puissances.

L'Allemagne qui était arrivée plus tard que les autres rapaces, mais se développait plus vite, ne pouvait satisfaire son appétit colonial qu'au détriment des possessions de la France et de l'Angleterre. Et effectivement, elle voulait les colonies françaises et anglaises.

Jamais personne n'a affirmé, pas même M. Rosenberg, que l'Allemagne capitaliste voulait des colonies pour leur rendre la liberté économique et politique. Chacun sait qu'elle les voulait pour que les capitalistes d'Allemagne puissent les exploiter à la place des capitalistes français et anglais. L'Allemagne était donc impérialiste et avait à la veille de la guerre des appétits impérialistes.

Ces appétits ne la portaient pas seulement vers les colonies ; elle voulait également annexer l'Ukraine, la Pologne et les provinces baltiques de la Russie tsariste. On se rappelle également qu'en construisant le chemin de fer de Bagdad, elle menaçait la domination de l'Angleterre dans le Proche-Orient.

Mais l'Allemagne n'était pas seule avec ses appétits d'annexion impérialiste.

L'Angleterre voulait la Mésopotamie, la Palestine, l'Égypte. Elle voulait non seulement conserver ses colonies, mais battre l'Allemagne qui était en train de l'évincer du marché mondial.

La France voulait la Sarre et l'Alsace-Lorraine annexée par l'Allemagne en 1871.

Les intérêts des puissances capitalistes se heurtent au sujet du partage des colonies et du marché mondial; au sujet des sources de matières premières, des marchés d'exportation des marchandises et des capitaux. Les intérêts se heurtent et les puissances capitalistes préparent la guerre: en 1907, c'est « l'Entente », l'alliance entre l'Angleterre, la France et la Russie qui se dresse en face du groupe impérialiste formé par l'Allemagne avec l'Autriche-Hongrie. Et en 1914 s'engage la guerre.

Guerre entre le sang et l'or?

Non, mais une guerre entre puissances impérialistes. L'enjeu de cette guerre, c'étaient les colonies, les marchés et, d'une manière générale le partage du monde, l'hégémonie dans le monde. C'est pourquoi c'était une *guerre impérialiste*; ou, comme dit Lénine: « Une guerre de conquête, de pillage, de brigandage ». (*L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, préface aux éditions française et allemande.)

La responsabilité de cette guerre incombe à toutes les puissances impérialistes qui y ont participé.

Il était question, dans cette guerre impérialiste, également d'*Or*.

Seulement, M. Rosenberg dit que c'est uniquement parce que l'Or a voulu soumettre le Sang, c'est-à-dire l'Allemagne.

Il dit également que 1914 était une conspiration des bourses des démocraties mondiales contre le peuple allemand.

La vérité est qu'il était question d'Or en 1914, parce que la lutte était engagée entre les capitalistes allemands, français et anglais aussi *pour la possession des mines d'Or*.

La vérité est que 1914 était non une conspiration de la haute finance des démocraties mondiales contre le peuple allemand, mais une conspiration de la haute finance des démocraties anglaise et française, de l'Allemagne impériale, de la Russie tsariste etc., contre les peuples de tous ces pays, une conspiration de tous les impérialismes contre tous les peuples.

La vérité est que la guerre fut menée, comme dit Lénine, « afin de savoir lequel des groupes, allemand ou anglais, de brigands financiers doit recevoir la plus grande part du butin ». (Ouvrage cité.)

M. Rosenberg a oublié de parler, en mentionnant la haute finance des démocraties mondiales, de la haute finance de l'Allemagne.

Mais son existence, du reste notoire, est suffisamment prouvée par le fait même de la participation de l'Allemagne à la guerre.

Quelle que soit la forme du gouvernement, c'est toujours la haute finance qui est derrière les appétits impérialistes.

La guerre de 1914-1918 était la première guerre mondiale pour un nouveau partage du globe entre les puissances impérialistes, après l'achèvement d'un premier partage à la fin du dix-neuvième siècle.

On comprend la commodité extrême de la fable de l'Or et du Sang.

M. Rosenberg baptise les bénéficiaires de l'ancien partage, qui sont aussi les possesseurs des principales mines d'or, « les pays de l'or ». Et l'impérialisme qui lutte pour un nouveau partage à son profit, et qui n'a pas les mines d'or, devient le pays du « sang ». La lutte impérialiste et injuste pour le nouveau partage devient la lutte idéaliste et juste du sang contre l'or.

Les puissances impérialistes sont baptisées « valeurs ».

La façon dont le partage du monde est réalisé entre elles devient « la hiérarchie des valeurs ». La lutte pour le nouveau partage du monde devient la lutte pour « la hiérarchie des valeurs ». La concurrence sordide des oligarchies financières assassinant les peuples est transportée dans l'espace suprasensible des pures idées éternelles!

Effectivement, le passage de son discours que M. Rosenberg a consacré à la guerre était d'une élévation remarquable. Sa pureté n'était souillée par aucune parole concernant les biens matériels. M. Hitler a pu dire à Berlin très clairement, le

10 décembre dernier<sup>1</sup>, qu'il voulait un nouveau partage des colonies. Mais M. Rosenberg est un idéologue.

Il est chargé de faire valoir jusqu'à quels sommets peut s'élever la philosophie nazie. Il n'a donc pas dit un seul mot des sources de matières premières, des marchés d'exportation, du contrôle des voies maritimes. Il a appelé l'Allemagne « force vitale créatrice profonde », parce qu'il s'agit d'un impérialisme qui s'est développé plus rapidement que l'impérialisme anglais et français ; il l'a appelé « force raciale créatrice de l'Europe centrale », parce qu'elle organise son hégémonie en Europe. Pour chaque aspect de la guerre impérialiste M. Rosenberg a trouvé une traduction vertueuse, avec une telle conscience qu'on pourrait joindre à ce discours un dictionnaire. Mais comme ce dictionnaire n'est pas joint, M. Rosenberg pense qu'il se trouvera quand même un nombre suffisant de gens pour accepter une fois de plus de prendre une guerre injuste pour une guerre juste.

C'est, au fond, de cela qu'il s'agit.

Pour tous les impérialismes s'est posé, après la première guerre mondiale, le problème de trouver le moyen d'embarquer encore une fois les peuples dans une nouvelle guerre impérialiste, lorsque sonnera l'heure de la lutte pour un nouveau partage du monde. Le problème s'est posé avec une acuité

---

1. C'est-à-dire le 10 décembre 1940.

particulière en Allemagne où le peuple a tant souffert pendant et après la guerre.

Le mythe du « Sang » représente la trouvaille.

En appelant à la guerre du Sang contre l'Or, M. Rosenberg fait croire que l'Allemagne capitaliste mène une guerre anticapitaliste. M. Hitler parle même de la guerre de « deux mondes ».

Mais est-ce que l'Allemagne a supprimé la division de la société en exploités et en exploités ?

Oui, dit M. Rosenberg.

Est-ce en supprimant la propriété privée des moyens de production et l'exploitation de l'homme par l'homme ?

Non, dit M. Rosenberg, car ce serait du bolchevisme. Le « national-socialisme » ne supprime pas les classes à la manière « mesquine » de ceux qui ne peuvent pas se détacher des réalités vulgaires. Il a supprimé les classes par l'esprit, c'est-à-dire, comme l'explique l'auteur du *Mythe du vingtième siècle*, en faisant prendre conscience aux hommes de « l'unité raciale », de sa « force supérieure à toutes les autres ». C'est ce qu'il appelle « le mystère du sang ».

En Union soviétique, où la société sans classes est réalisée, l'unification de la société est un *fait*. En Allemagne hitlérienne, elle est un « mystère », parce que comme tous les mystères, elle n'existe que dans l'imagination de ceux qu'on trompe.